

L'HISTOIRE ET LA FABLE



La grande cousine. — C'est ici que s'est livrée la grande bataille.

Eveline. — Entre qui ?

La grande cousine. — Entre Wolff et Montcalm.

Eveline. — Ho ! des personnages historiques ? Je croyais que tu disais une vraie bataille entre du vrai monde.

pas un voyage il y a deux ans, ce voyage dont vous revîtes si triste et si souffrant ?

Le prince ne répondit pas ; ses regards étaient fixés sur la couronne de roses. Mille souvenirs se réveillèrent dans son agitation, et tout ce qui l'entourait disparut pour lui, il revit une petite chambre dans un vieux château, il revit un visage d'ange, paré de ces mêmes fleurs, il entendit ces chants du soir pleins d'harmonie et de charme, il écouta ces douces paroles venues du cœur, il entoura son âme de cette atmosphère d'amour et d'innocence qu'il avait respirée avec tant de délices ; ensuite il se présenta ce même visage d'ange couvert de pleurs, les cheveux épars, se jetant à ses genoux, lui criant avec désespoir :

— Louis, vous me quittez ; quand vous reverrai-je ?

Sa bouche avait répondu : "Bientôt !" sa conscience avait dit : "Jamais !" et depuis lors le souvenir le hantait partout. Il s'était reproché le sort de cette jeune plante qu'il avait fait souffrir. En ce moment, au milieu de cette cour folle et brillante, ces images un peu effacées par le temps lui revenaient en foule ; il ne pouvait les chasser, il lui semblait que cette voix déchirante murmurait encore à son oreille : "Louis, vous me quittez : quand vous reverrai-je ?"

Madame de Montespan sourit de cette rêverie :

— Vous êtes bien sérieux, bien distrait, monsieur : vous ne nous écoutez point ; apparemment vous songez à l'avenir, à vos espérances.

— Non, madame, c'est un souvenir !

Le même jour, à la même heure, dans un vieux manoir des bords du Rhin, une jeune fille était aussi à sa toilette ; mais personne n'était dans le jardin qui l'attendait, nul ne lui faisait de compliment sur sa beauté ; au lieu d'un salon doré, c'était une petite chambre voûtée ; au lieu de candélabres d'or, c'était une lampe dont les rayons pâlisaient devant les rayons de la lune, passant à travers la fenêtre en ogive. Sur la toilette il y avait aussi un collier de perles et une guirlande de fleurs, mais le collier se défilait et la guirlande était fanée. La jeune fille se déshabillait lentement, ses larmes coulaient sur ses joues, elle prononçait à voix basse quelques phrases intelligibles, entrecoupées de sanglots, et ses regards, parcourant son modeste réduit, revenait volontairement à cette couronne qu'elle essaya de replacer sur son front.

— Cela ne me va plus, murmura-t-elle, je ne suis plus jolie ; il m'a quittée, et depuis deux ans je ne sais rien de lui. Comme mon cœur, ces fleurs sont desséchées !

En disant cela, elle les arracha et les jeta loin d'elle ; mais ses yeux ne purent s'en détacher

encore. Cette parure, si fraîche autrefois, décolorée maintenant, c'était l'emblème de sa vie.

— O mon Dieu ! s'écria-t-elle en se jetant à genoux, voilà voilà donc tout ce qui reste de cet amour si beau, de ce bonheur sitôt évanoui : quelques perles qui tombent, quelques roses qui jaunissent, dans son cœur l'oubli peut-être ! et dans le mien un ineffaçable souvenir !

III

Le 2 juin 1772, ce fleuve que nous avons vu si tranquille au commencement de ce récit venait d'être témoin d'une sanglante bataille. M. le prince de Condé à la tête de son armée triomphante l'avait passé à la nage en véritable paladin.

Dans un couvent de sœurs de la Miséricorde, situé au bord du Rhin, tout près du théâtre du combat, on préparait déjà les infirmeries pour les blessés ; ces pieuses filles priaient le ciel pour sauver les âmes et s'apprêtaient à sauver les corps. La supérieure

fit venir plusieurs novices avec leur maîtresse, et leur ordonna de se tenir prêtes à se rendre sur le champ de bataille pour y chercher des infortunés à secourir. Pendant que les sœurs plus expérimentées choisissaient les remèdes nécessaires, elles sortirent du cloître, leurs voiles baissés, leur cœur plein d'émotions charitables, et se firent conduire vers les malheureux qui réclamaient leurs soins. Le soleil dorait de ses derniers rayons les créneaux de Frauberg et les flèches du monastère, le petit jardin n'embaumait plus l'air, les plates-bandes incultes ne produisaient plus que des ronces. C'était, à cela près la même scène que deux ans auparavant ; le mouvement du combat avait cessé pour faire place au calme du soir. Lorsque la nacelle des religieuses approcha de l'autre rive, un homme couvert de sang et de fumée, qui se tenait debout auprès d'un homme plus jeune, et d'un corps respectueusement couvert d'un manteau, s'avança vers elles.

— Mes sœurs, dit-il, voulez-vous recevoir dans votre couvent le prince de Condé blessé, le duc de Bourbon, et le duc de Longueville tué ce matin en combattant à leurs côtés ?

La maîtresse des novices s'inclina devant le vainqueur, s'empressa d'obéir à ses ordres, et bientôt le bateau fut chargé de ce noble et triste fardeau.

— Sœur Louise, ajouta-t-elle, conduisez messeigneurs à notre mère, et priez auprès du jeune prince que Dieu a rappelé à lui.

M. le prince de Condé se plaça avec M. le Duc et quelques officiers à l'arrière de l'embarcation. On déposa le cadavre à l'autre extrémité, et la jeune sœur se mit à genoux auprès de lui ; ils étaient seuls. Un irrésistible désir de contempler ce visage de prince enlevé à la fleur de son âge la saisit ; elle écarta un peu le manteau et le reconnut.

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle en se prosternant presque anéantie ; c'est lui.

Lena, maintenant sœur Louise, venait d'apprendre à la fois le nom et la destinée de l'homme qu'elle avait tant aimé, dont l'abandon l'avait jetée dans la solitude. Elle ne trouva pas

une larme : les grandes douleurs ne pleurent pas, elles prient !

Et les eaux du fleuve coulaient belles et limpides comme dans le temps du bonheur, et la bannière impériale flottait toujours sur le fort de R..., et rien n'était changé dans ce paysage admirable, rien que la vie d'une jeune fille, meurtrie comme les fleurs qu'elle avait plantées.

COMTESSE DASH.

PINÇÉE DE CONSEILS

POUR RESTORER LE LUSTRE D'UN CHAPEAU DE SOIE

Les moyens de remettre à neuf les vieux chapeaux, ne manquent pas ; certains chapeliers le font avec la même prestesse que met le gamin à cirer vos bottes. Pour un chapeau comparativement neuf, il vaut mieux le passer au fer, et plus il est repassé, plus il redevient luisant. Mais si votre couvre-chef ressemble tant soit peu au mien, (je l'ai acheté au mois de juillet 1875,) je vous conseillerais d'adopter mon plan. Achetez pour deux sous de benzine et avec un morceau de soie, appliquez-la sur le chapeau, en suivant le sens du poil.

Pendant plusieurs jours il paraîtra tout rajeuni, et lorsqu'il commencera à perdre son lustre d'emprunt, vite encore de la benzine.

FABLE-EXPRESS

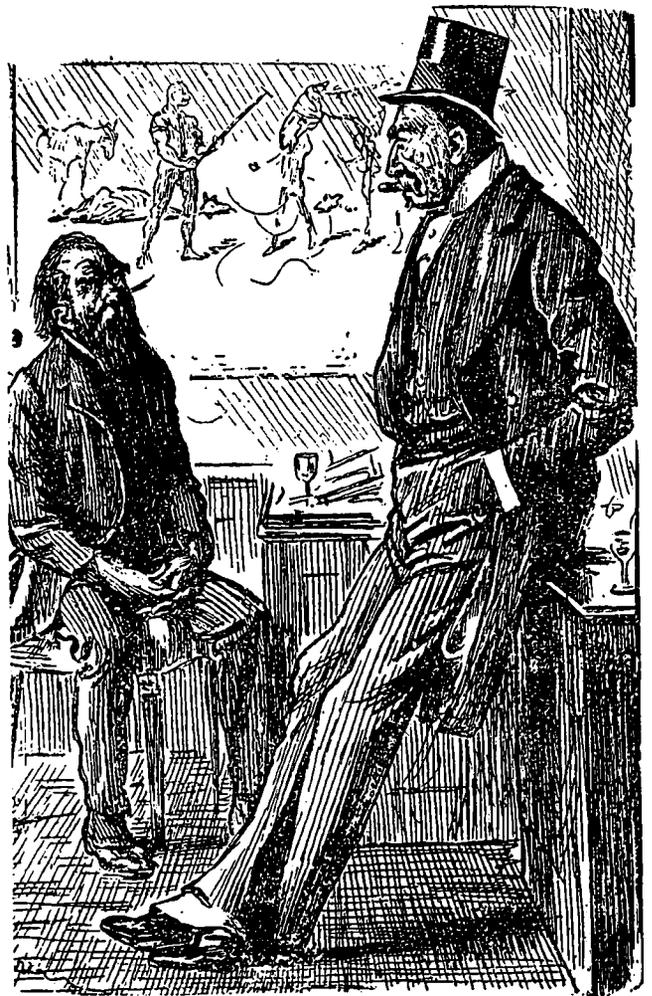
LE COCHON PRÉVOYANT

Un cochon, pris soudain d'une subite peur,
Fuyait un charpentier de toute sa vitesse.
Il avait bien raison !

Moralité :

La crainte du saigneur
Est le commencement { dit-on } de la sagesse. ⁷²

LES VICISSITUDES DU JOURNALISME.



Le propriétaire de la "Scie Ronde". — Je suis dégoûté du journalisme : rien ne va. Nous avons noirci tout le monde : nos grands confrères, les meilleurs avocats, le clergé ; nous avons traîné notre député dans la boue, terni la réputation des meilleures femmes ; et la circulation baisse toujours !

Le rédacteur en chef. — Ne faut pas se décourager. Essayons-nous sur les morts : Cartier, Lafontaine, Papineau, Dorion.